

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 16 (1940-1941)
Heft: 5

Artikel: La patrouille de chasse P.E.
Autor: Faesi, Hugues
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-706734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLDAT ROMAND

Ceux de la frontière

LA PATROUILLE DE CHASSE P.E.

Son caractère impossible lui valut dès le premier jour de l'école de sous-off, un sobriquet traduisant exactement notre appréciation: nous l'avons appelé «Porc-épic». Pour des raisons de commodité nous avons réduit par la suite le nom de cet animal à sa plus simple expression: P.E.

P.E. détestait trois choses dans la vie militaire: le pas cadencé, le porter-arme et les marches en colonne de compagnie. Ancien éclaireur, il apprenait à ses hommes au cours des longues semaines d'école de recrues où il payait ses galons non seulement toute la science du soldat, mais encore à cuire dans une gamelle un frichti appétissant, à ramper dans les fourrés sans déchirer les vareuses. Il pratiquait la lutte à titre de préoccupation constante. Mais nous l'estimions à sa juste valeur seulement après le mémorable nocturne, où la bande des «rossards» de la chambre 42 avait fait irruption chez nous, brisé d'une baïonnette triomphante l'ampoule électrique et jeté dans notre dortoir une bombe fumigène, qui nous réveilla en sursaut, et dont la fumée âcre nous faisait pleurer et tousser, hurler et danser. Ce fut un beau chahut!... Pour échapper à l'asphyxie, nous faillîmes casser tous les carreaux, avant que nos mains hésitantes aient trouvé le loquet des fenêtres.

Nous jurâmes de nous venger.

P.E. s'en chargea tout seul, le lendemain soir. Il alla tout simplement et tout crânement dans l'antre des «rossards» et les défia individuellement. Les 22 caporaux le prirent de haut mais durent accepter le défi sous risque de déchoir. On organisa les passes singulières séance tenante, au moyen de trois paillassons flanqués en plein milieu de la chambre 42. Tudieu, quelle empoignée! Nous fîmes bien vengés, car vingt-deux fois, P.E. jeta l'un après l'autre des rossards sur le dos et par une prise impitoyable, les contraignit à lui demander pardon. Les rossards en écumèrent de rage, mais durent s'exécuter, et nous emportâmes P.E. en triomphe. Plus jamais, nos nuits ne furent troublées par aucune attaque. Quand on paie ses galons de sous-off, je vous garantis que ça signifie quelque chose!

Aujourd'hui, le Caporal P.E. est lieutenant, malgré son caractère entier, il a gravi quelques échelons de la hiérarchie militaire. Magnifique officier, il mène sa section avec une juste sévérité, avec un cran épantant, connaissant ses hommes et s'en faisant aimer à force de leur en imposer.

Inutile de dire, n'est-ce pas, que dans le service actif qu'il accomplit quelque part à la frontière, dans le pays du Jura, c'est lui qui est devenu instructeur du combat rapproché dans son bataillon.

Aujourd'hui, P.E. affirme qu'il a trouvé la voie définitive. Il est entraîneur en chef des patrouilles de chasse. Ces patrouilles sont composées de volontaires qui se sont surnommés eux-mêmes les «zigouilleurs». Vous voyez le genre: digne réplique de Porc-épic, ils sont un croisement entre des éclaireurs, des peaux-rouges et des Finlandais. Leur mission, c'est de semer la terreur derrière les lignes ennemies, d'opérer des coups de mains audacieux dans le dos des assaillants, de désorganiser par tous les moyens le réseau des communications qui relie les combattants aux services de l'arrière. On a vu les ravages effrayants qu'ont dû subir les troupes soviétiques par l'action terrible des patrouilles de chasse finlandaises.

Les patrouilleurs de P.E. ressemblent beaucoup à leur chef: Des faces attentives, cuites et recuites par le soleil. Des cheveux en broussaille — il n'y a pas de coiffeur dans le bled jurassien qui leur sert de cantonnement — des gaillards de stature plutôt petite, râblés, malins comme des singes, et plus agiles qu'un acrobate de cirque. Avec ça, ils connaissent les mille et une manières de se débrouiller dans le Jura, ils font métier de nomades armés, connaissent tous les chemins, sentiers, rochers, grottes et ravins, à vingt lieues à la ronde.

Et voici un exemple entre des douzaines d'autres aussi glorieux, comment Porc-épic et ses patrouilleurs s'entraînent à leur chasse singulière.

*

Le soleil couchant incendie le ciel. Les huit hommes sont prêts à prendre la piste, et voir du côté du fortin du Bois-Joli, si le gros sergent rouquin surveille bien ses hommes, ou s'il y a moyen de lui jouer un bon tour. P.E. a mis au fixe sa patrouille et l'annonce partant au Major. Un signe de la main et les huit se mettent en marche, vers la forêt dense au tapis fait d'aiguilles qui étouffent le bruit des pas. La consigne est strictement observée: interdiction de parler et de fumer. Garder le contact. Si on a quelque chose à signaler d'urgence, imiter le couinement du lapin.

Une heure passe.

La nuit est venue. Une nuit claire et froide de septembre. Les hommes marchent sans bruit à la lisière de la forêt. Parfois une branche craque sous les godillots pesants des soldats. Le chef lève le bras. Tous s'arrêtent. Dans la prairie en contre-pente deux ombres bougent. Le lieutenant désigne du doigt les deux premiers. Ils ont compris. Ils filent, font un détour, rampent dans l'herbe, et reviennent cinq minutes plus tard, la face largement fendue par un rire silencieux. A voix basse, ils rigolent:

— Des chevreuils, mon yeutenant!

En route! Deux heures s'écoulent encore. L'allure de la patrouille est vive, et sous le bonnet de police, les fronts commencent à perler. Du même pas souple et presque sans bruit, ils suivent le chemin connu d'eux seul, par les ravins et les bois, qui les mène vers le fortin du Bois-Joli. Ils ont passé déjà trois torrents. Encore un raidillon avec des fougères dégouttant de rosée; ils vont déboucher sur le pré semé de barbelés et de trappes qui entoure le fortin. Là, P.E. file en avant, pour reconnaître. Il se coule dans l'herbe et rampe, mètre par mètre jusqu'à l'obstacle. Puis il revient et par signe de la main, il explique son plan de bataille. Chacun a sa mission. Tous ont compris et se répartissent dans le terrain, pour cerner le fortin.

Ils savent qu'ils risquent leur vie, car la sentinelle a le devoir de tirer, si elle est attaquée.

Avec d'innies précautions, les huit patrouilleurs rampent en direction de l'ouvrage en béton. Le moindre bruit les trahirait. Heureusement que le ciel s'est couvert.

Ah, voici la sentinelle. Elle fait les cinq pas réglementaires sur le petit terre-plein devant les meurtrières qui sont comme des yeux noirs dans le mur gris du fortin. La sentinelle regarde en l'air, siffle doucement. Bon signe, ça. Elle ne s'est aperçue de rien... Les trois patrouilleurs de l'équipe des «terrassiers» (surnom qui leur va, puisqu'ils ont pour mission de terrasser les sentinelles) surveillent les allées et venues, à quelque cinq mètres d'eux. Et cet idiot ne voit pas, ne sent pas leur présence!

L'homme de droite prend un petit caillou et le lance sur le terre-plein. La sentinelle s'arrête, tend l'oreille et se tourne vers la droite. Au même moment, les deux hommes de gauche avancent de deux mètres encore. Un deuxième caillou plus gros tombe à droite. La sentinelle se penche en avant... Au même moment, deux ombres bondissent, l'une arrache le fusil, l'autre couvre la tête de la sentinelle éberluée d'une toile de tente, et l'homme de droite est déjà là, à lui ligoter les chevilles, puis à monter la faction, comme si de rien n'était.

Durant ce bref combat, qui n'a pas duré quinze secondes, d'autres ombres ont sauté en quelques bonds jusqu'au mur du fortin. Le pistolet automatique sous le bras, P.E. s'approche

de l'entrée. Un signe de la main. Le caporal saute à la porte, l'ouvre et fait jaillir le cône éblouissant de sa lampe de poche. Le lieutenant s'élance.

— Eh bien sergent, on entre chez vous comme dans un bistro!

Le chef de poste sursaute, veut faire un geste pour saisir son fusil, mais le chef de patrouille le dissuade:

— Personne ne bouge sans mon ordre. Votre poste est pris. Faites sortir tout le monde. Allez, ouste!

Les six hommes, encore mal réveillés, clignent des yeux, se lèvent et sortent. Car telle est la loi: un fortin surpris par une patrouille de chasse passe sous les ordres du chef de patrouille!

Le lieutenant ramasse tous les papiers, ordres, le livre de poste, puis il sort à son tour. Dans la nuit, les six prisonniers essayent de délivrer une forme gémissante en forme de saucisson qui gigote sur le terre-plein.

— La clé du poste, sergent.

Sachant toute résistance inutile, le sergent obéit. Deux tours

dans la serrure. P.E. empoche la clé et suivi de ses huit patrouilleurs, il disparaît dans la nuit.

Cette histoire véridique ne dit pas ce que le sergent rouquin a raconté à la malheureuse sentinelle inattentive, ni comment la garnison du fortin du Bois-Joli a passé la nuit. Un fait est certain: A l'aube, la patrouille alla s'annoncer au P. C. de bataillon. Lorsque le Major eût écouté le récit du chef de patrouille, il partit d'un grand éclat de rire. Le lieutenant lui tendit la clé.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— La clé du fortin, mon Major!

— Comment, vous les avez bouclés?

P.E. eût cette réponse splendide:

— Oh, non! mon Major, je les ai enfermés dehors!

Evidemment, le prestige des patrouilleurs se maintenait au point culminant pendant les quelques jours qui suivaient cette aventure. Seulement voilà: les sentinelles, elles aussi sont pourvues d'esprit et de ressources. Leur revanche ne tarda pas. L'équipe de P.E. devait en faire la cuisante expérience.

Mais ceci est une toute autre histoire... *Hugues Faesi.*

Les origines de la fortification

Parmi les faits d'armes qui produisirent la plus grosse impression dans les milieux militaires, pendant la récente bataille de France, il faut citer en premier lieu la percée de la ligne Maginot réussie par les troupes allemandes, avec une aisance vraiment déconcertante, sur un front dont on ne saurait déjà maintenant fixer les limites, mais qui aux dires des communiqués parus alors, serait d'une largeur assez importante.

Les détails de cette bataille qu'on connaîtra probablement dans un bref avenir, permettront de se faire une idée de la tactique et des moyens employés pour mener à bien une entreprise que d'aucuns jugeaient pratiquement irréalisable et qui, pourtant, a réussi au-delà de toute espérance de l'assaillant.

Il paraît utile aujourd'hui, avant de tirer des conclusions, de jeter un regard en arrière sur l'ensemble du problème de la fortification, qui a fait naguère couler beaucoup d'encre et qui semble aujourd'hui encore devoir passionner à nouveau l'opinion publique.

La fortification est l'art de mettre un défenseur en état de résister avec avantage à un ennemi supérieur en nombre. On en trouve des vestiges dans les travaux les plus anciens que les générations successives ont laissés sur le sol, car elle répond au besoin d'assurer la sécurité. L'homme qui cherche à se garantir contre un ennemi s'abrite d'un obstacle; celui-ci est un fossé, sec ou plein d'eau, ou mieux encore un site élevé et escarpé, une muraille par exemple. Ce dernier genre d'obstacle donne à celui qui l'occupe des vues plus étendues et la possibilité d'agir offensivement contre son adversaire en jetant sur lui des projectiles. A l'époque c'était là un avantage considérable, car l'on n'avait guère à craindre des attaques aériennes!

Les fortifications les plus anciennes, les murailles pélagiques, les enceintes des vieilles cités de l'Orient, celles de la Grèce, les retranchements des Romains, les fortifications du moyen âge ont toutes ce caractère commun de comporter de grands murs au sommet desquels s'installait la garnison et d'où elle défiait les efforts de l'assaillant. Pendant une longue période qui dure jusqu'au moment où la puissance du canon se fait sentir, la supériorité reste acquise au défenseur. Son adversaire ne dispose, en effet, que de moyens insuffisants pour détruire l'obstacle qui lui est opposé. Il cherche à saper les murailles par la base, à les faire écrouler, il les ébranle par le bélier, il construit de grandes tours en bois ou

hélépoles pour les dominer, mais tous ces travaux exigent du temps et la mise en œuvre de moyens mécaniques difficiles à obtenir. Les sièges durent alors des années entières; ils forment à eux seuls l'objectif d'une guerre.

Avec le canon de bronze, monté sur un affût relativement mobile, lançant des boulets de fonte ou des bombes, la situation respective du défenseur et de l'assaillant se modifie à l'avantage de ce dernier et l'on pourrait s'étonner même de voir la fortification garder encore autant d'importance si l'on ne tenait compte de ce fait que le canon apparaît à l'époque où les nations européennes se forment, cherchent à conquérir, sur le voisin, des provinces, parfois de simples parcelles de territoire ou même une ville, et qu'ainsi la défense est morcelée. De plus, les moyens de transport, en raison de l'état précaire des voies de communication, sont encore assez imparfaits pour qu'on ne puisse amener que très difficilement le matériel de siège.

Par la suite, ce système de guerres de postes se transforme; au lieu de chercher à débûser l'ennemi d'une position avantageuse, l'adversaire le prend lui-même comme objectif pour l'anéantir et lui imposer ses conditions.

Alors, la fortification dont, jusque-là, personne ne songeait à nier l'utilité, commence à trouver des détracteurs qui lui reprochent d'absorber, pour sa défense, des forces plus utiles en rase campagne. De nouveaux arguments viennent s'ajouter à celui-là. C'est d'abord le progrès des moyens de destruction, dont dispose l'assiégeant, qui se développe plus rapidement que celui des ressources auxquelles l'ingénieur a recours pour y résister. C'est ensuite la création des voies ferrées qui augmente, dans des proportions inconnues jusqu'alors, les moyens de transport des armées et de leur matériel. Enfin, c'est l'institution du service obligatoire dans toutes les nations européennes qui met en jeu, au moment d'une mobilisation, des forces si considérables qu'un envahisseur peut poursuivre sa marche en avant, tout en laissant derrière lui des troupes suffisantes pour masquer les places fortes.

Toutes ces conditions réunies ont eu pour conséquence de développer l'idée que la fortification n'était plus d'un grand secours dans la défense des Etats.

Si l'opinion qu'on vient d'indiquer a trouvé, en son temps, des partisans, elle fut loin cependant d'être adop-